

les voyages horizontaux (ceux des héros et mortels, qui n'ont pas la capacité de changer d'espace et restent donc en général au sein de l'espace terrestre) des voyages verticaux (effectués par les divinités). Cependant, 78 % des voyages horizontaux n'ont aucun lien avec les terres italiennes et constituent d'ailleurs 44 % de l'ensemble des voyages présents dans l'œuvre : Ovide brouille en quelque sorte les pistes et veut montrer la grandeur de l'espace terrestre qu'il décrit, tout en faisant perdre de vue au lecteur l'axe Est-Ouest, qui a pour destination finale la Rome augustéenne. Ce n'est qu'à partir du treizième livre que l'avancée vers Rome se fait plus rapide. Les livres centraux, selon S. Bach, ne semblent avoir pour fonction principale que de retarder le récit avant que ne reprenne le trajet vers Rome. – Dans le troisième et dernier chapitre, « Espace et pouvoir », l'auteure examine la tension entre les forces de chaos et les forces d'harmonie : Ovide laisse transparaître à de nombreux endroits la crainte d'un retour au chaos initial, d'autant plus lorsqu'il s'agit des déplacements désordonnés des personnages à travers les différents espaces et les conflits qu'il en résulte. La remise en cause de l'opposition spatiale entre les dieux du ciel et les hommes de la terre se double d'une remise en cause ontologique. En effet, les déplacements des *animalia* invitent à redéfinir constamment les espaces. De plus, certains êtres se situent à la frontière entre le mortel et le divin (les magiciennes, par exemple) : S. Bach démontre habilement que les espaces deviennent ainsi des seuils où se joue l'identité des êtres dans une ontologie en mouvement qui lie le changement d'espace au changement de nature. De même, ces mouvements constants ont deux types de résultats possibles : soit une simple rencontre, soit un conflit. Ils font ainsi osciller l'œuvre entre deux extrêmes (la *discors concordia*), à savoir celui du danger d'un retour au chaos initial et celui de l'harmonie de l'âge d'or perdu, qui ne sera finalement atteint qu'à l'arrivée d'Auguste au pouvoir. – Écrit dans un style concis et efficace où aucun mot n'est superflu, cet ouvrage est doté de trois index : un des notions, un autre des noms propres et un dernier pour les lieux cités. Des cartes sont également présentes au fil du texte, en particulier dans le deuxième chapitre où l'auteure analyse les différents types de voyages effectués par les personnages. Il s'agit sans aucun doute d'un ouvrage incontournable pour mieux comprendre la structure de cette œuvre compliquée que sont les *Métamorphoses* d'Ovide. La brillante démonstration de S. Bach sur le rôle que jouent les espaces sur la composition du texte est plus que convaincante.

Héloïse MALISSE

John JACOBS, *An Introduction to Silius Italicus and the Punica*. London – New York – Oxford – New Delhi – Sydney, Bloomsbury Academic, 2020. 1 vol. relié, 23,5 x 15,5 cm, 261 p., 6 fig. n./b. (CLASSICAL STUDIES & ARCHAEOLOGY). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-7104-9.

La modestie apparente du titre de cet ouvrage ne rend compte que très imparfaitement de son contenu, qui se situe à la fois en deçà et au-delà d'une simple « introduction » à l'œuvre de Silius Italicus. En deçà, parce qu'il ne répond que pour une part seulement à ce que l'on entend généralement par « introduction » ; c'est-à-dire, un aperçu synthétique et à peu près exhaustif (mais pas forcément très approfondi) de l'ensemble des problématiques d'une œuvre, relativement neutre, ou du moins prudent sur le plan interprétatif, et assorti d'une bibliographie bien actualisée. Certains de ces

traits se retrouvent assurément dans ce livre : le chapitre 1 est une excellente mise au point synthétique sur tout ce que l'on sait de la vie de Silius, et le chapitre 2 « introduit » véritablement à l'œuvre en présentant de façon dense et concise le substrat historique sur lequel elle se fonde, un résumé diachronique de la trame narrative, et en précisant brièvement sa place au regard de la tradition historiographique et épique. On appréciera aussi les cartes géographiques, ainsi que l'*index nominum*. En revanche, la sous-partie sur *la langue et le style* (p. 59-62) déçoit nettement de ce point de vue, dans la mesure où, au lieu de proposer une vue d'ensemble sur l'esthétique du poète, elle se consacre pour les trois quarts à une digression sur l'adjectif *Laomedontius* (et ses dérivés), assez discutable qui plus est sur le plan méthodologique : il ne va pas de soi que la connotation négative attachée au parjure de Laomédon soit systématiquement activée dans toutes les occurrences du nom et indépendamment du contexte ; c'est en tout cas un point qui devrait être démontré plutôt que postulé ; mais ce parti pris se justifie au nom de choix interprétatifs qui se préciseront par la suite. Il est en revanche un aspect par lequel cet ouvrage remplit bien les attentes d'une « introduction » à une œuvre : c'est la bibliographie, d'une richesse impressionnante (47 pages !) qui doit confiner à l'exhaustivité (même les articles des chercheurs français y figurent, ce qui n'est pas peu dire), et parfaitement actualisée (avec même certains titres *forthcoming*). On note aussi une attention particulière à la composition de l'œuvre, avec à la fois un compte rendu fidèle des différentes hypothèses de la critique antérieure, mais aussi des suggestions personnelles intéressantes, qui marquent l'émergence d'une véritable réflexion autonome sur le texte. Mais là où cet ouvrage dépasse nettement les attendus d'une introduction, c'est qu'il développe progressivement, au fil des chapitres qui mêlent approche diachronique (3 et 4) et synchronique (5 et 6) de l'épopée, une véritable thèse interprétative : c'est l'idée selon laquelle les *Punica* véhiculent une vision d'ensemble de l'Histoire romaine à dominante pessimiste, indexée sur l'horizon des guerres civiles consubstantiellement liées à l'avènement du régime impérial. Cette lecture « lucanisée » de Silius s'inscrit globalement dans la lignée « néo-harvardienne » initiée par l'article de Ahl, Davis et Pomeroy *Silius Italicus*, dans *ANRW* 2.32.4, 1986, p. 2492-2561, dont J. Jacobs donne une version remise en quelque sorte au goût du jour. On se rappelle en effet que l'ancien article culminait sur une relecture provocatrice et contre-intuitive du personnage de Scipion comme figure de despote en puissance préfigurant la dérive autocratique du régime impérial ; mais une telle hypothèse n'est plus guère tenable en l'état après la magistrale thèse de R. Marks (*From Republic to Empire : Scipio Africanus in the Punica of Silius Italicus*, Frankfurt, 2005) qui rétablit pleinement dans ses droits, par une démonstration rigoureuse et convaincante, l'image positive et obvie du héros. Aussi l'auteur déplace-t-il légèrement les lignes pour substituer à l'équation « Scipion = Empire = tyrannie », par un raccourci tout aussi rapide (quoique plus habile, j'y reviendrai), l'équation « Scipion = Empire = Guerre Civile », ce qui permet de retomber au final sur une vision pessimiste de l'Histoire romaine en version « *new look* » (le thème de la guerre civile étant très à la mode dans la critique flavienne actuelle, souvent à juste titre au demeurant, mais avec tout de même parfois une part de surévaluation). Le fait est que cette lecture (à la différence de l'interprétation « despotique » de Scipion) n'est pas sans points d'appui dans le texte, dans la mesure où le thème de la guerre civile se fait bien jour ici ou là en contrepoint de la ligne principale ; mais toute la question est de savoir à partir de quel moment un « contrepoint » cesse de nuancer

l'impression dominante pour la saper complètement ; et là est le cœur du sempiternel débat entre « pessimistes » et « optimistes » dont la critique sur les épopées latines ne parvient pas à sortir. Peut-être faudrait-il se décider à admettre (comme la critique lucanienne a déjà commencé à le faire) que c'est, dans une large mesure, un faux problème, et que le but de ces poètes n'est pas tant de fournir « clés en mains » à leurs lecteurs une « vision de l'Histoire » (qu'elle soit optimiste ou pessimiste), que de provoquer en eux, par le jeu des modèles et des repoussoirs, des sentiments d'adhésion ou de répulsion visant à informer les comportements moraux dans le présent : une lecture performative et parénétique des épopées, centrée sur les émotions du point de vue de la réception, plutôt qu'une lecture interprétative à la recherche des « idées » du poète. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage a le mérite de la cohérence (si l'on met de côté la partie conclusive, très disparate) et défend sa thèse de façon non dénuée d'habileté malgré quelques raccourcis logiques, mais il s'agit d'une thèse qui reste en tout état de cause sujette à discussion. Il sera donc très utile à consulter pour tous ceux qui s'intéressent à Silius Italicus, mais à utiliser avec précaution. François RIPOLL

Robert G. SIMMS, *Anticipation and Anachrony in Statius' Thebaid*. London – New York, Bloomsbury Academic, 2019. 1 vol. relié, 208 p. (BLOOMSBURY CLASSICAL STUDIES & MONOGRAPHS). Prix : 85 £. ISBN 978-1-3500-8257-1.

Comme toutes les bonnes thèses, cette étude originale et stimulante de la *Thébaïde* répond à une interrogation fondamentale sur la nature même du projet du poète. La question est la suivante : comment Stace s'efforce-t-il de renouveler et de soutenir l'intérêt du lecteur pour le récit d'un mythe parmi les plus rebattus de la littérature antique, celui de la lutte des fils d'Édipe pour le trône de Thèbes ? Un mythe bien connu des contemporains et illustré à la fois par la tradition épique issue d'Antimaque de Colophon (que Stace connaissait sans doute, même si les preuves textuelles précises font défaut) et par la tradition tragique, au sein de laquelle se détache nettement l'œuvre d'Euripide (*Phéniciennes* et *Suppliantes*), depuis longtemps reconnue comme la source principale de la *Thébaïde*. Mais l'étude de R. Simms ne porte pas tant sur le traitement des sources (même si le va-et-vient constant entre ces dernières et le texte de la *Thébaïde* lui permet de préciser les intentions du poète) que sur les procédés d'anticipation par lesquels Stace crée des effets d'attente vis-à-vis d'une issue globalement connue de tous, mais vers laquelle les chemins peuvent prendre, dans le détail des faits, des directions différentes. Le fait est que la connaissance préalable d'un dénouement n'exclut pas forcément le suspense : celui-ci se déplace vers les moyens qu'emploiera le poète pour parvenir à ce but, et les effets de tension narrative et affective qu'il entretiendra chez le lecteur au fil de son récit, feignant parfois de l'entraîner sur de fausses pistes pour mieux le ramener par un biais inattendu vers la version canonique du mythe. Il s'agit donc d'une thèse qui renouvelle un peu le champ problématique des études stattiennes récentes, généralement focalisées soit sur les questions idéologico-axiologiques, soit sur l'allusivité intertextuelle. C'est ici, en effet, la technique poétique elle-même qui est au centre de cette étude axée sur l'esthétique de la réception, ancrée sur un solide soubassement théorique d'études narratologiques modernes (Bal, Gerrig, Ortony) autant que sur les réflexions d'Aristote, et nourrie d'une bonne connaissance